



De la difficulté de l'abandon.

par

Corps Etranger

1. Elise.
2. Kyan.



Elise.

Elle se tenait là, le visage ravagé par la pluie, ravagé par une inquiétude qui ne lui ressemblait pas. L'abri-bus était devenu trop étroit pour elle. Mal fagotée dans un t-shirt informe, son sac à dos posé maladroitement sur l'épaule, elle tenait de la main droite une pancarte qui indiquait Saint-Malo. Peu de voitures passaient par cette route. Les alentours n'étaient qu'étalages de paysages verts, où toussaient parfois quelques vieux tracteurs. On lui donnerait vaguement vingt ans. Ou peut-être deux ans de moins. Dans ses yeux bourgeoise tranquille une sorte de rage silencieuse, qui n'inspire rien, hormis une vague idée de sympathie polie. Avec son pouce en l'air et son short trop court, elle a tout l'air d'une pute et pourtant ça se voit, elle a peur. Et lorsqu'on a déjà touché un corps, lorsqu'on a déjà eu la force, le courage d'abandonner tout fragment de doute pour s'offrir à quelqu'un, on a plus jamais peur de rien. Ses langues taille 38 s'enfoncent dans la boue, elle a des pieds de danseuse, et ses ongles sont maquillés d'une fine couche de saleté. Alors qu'elle semblait perdre patience, une vieille Golf avec un A à l'arrière s'est arrêtée près d'elle, un garçon s'est penché pour ouvrir la vitre passager. Elle s'est penchée à son tour dans un bruit de cliquetis, a inspecté la bagnole. Pas de hache sur le siège arrière, ni de trace quelconque d'appartenance religieuse. Elle s'est assise avec son sac sur les genoux. Ce n'est que lorsque les tracteurs et les étendues d'herbes ont disparus de son champ de vision qu'elle s'est aperçue qu'elle avait oublié ses papiers sur le banc de l'abri-bus. Le conducteur - il avait les yeux bleus - lui a dit qu'à l'arrière, il y'avait ce qu'il fallait pour se réchauffer. Sous ses yeux, elle a jeté son vieux t-shirt par la fenêtre, révélant deux seins pas bien gros, à peine assez ronds pour tenir dans la main. Lui il a pas quitté les yeux de la route, a juste souri en rougissant un peu. Elle est passée à l'arrière sans plus rien sur le dos, s'est recouverte d'une épaisse couverture en laine, qui sentait la mer et la cigarette.

- T'es un marin ?

Sa voix semblait dire qu'elle n'avait pas ouvert la bouche depuis des mois. Ses cernes semblaient dire que le sommeil, elle ne savait plus bien ce que c'était. Le jeune, il a arrangé le rétroviseur pour voir son visage.

- Non.

- Ta couverture sent les vagues.

- Ca a une odeur, les vagues ?

- Je sais pas. Peut-être.

- Comment tu t'appelles ?

Elle a regardé derrière la vitre, le paysage avait changé. On était encore loin de Saint-Malo et pourtant, elle sentait déjà les roches sous ses pieds.

- Je sais pas. Peut-être.



Kyan.

Il y'a des moments comme ça, où la vie vous prend et ne vous lâche plus d'une semelle. Vous avez beau vouloir vous en dépêtrer, vous vous débâtez dans les sables mouvants d'un bonheur impossible à taire. C'était une sombre nuit de Décembre, Noël approchait et je n'arrivais pas à dormir. Mes draps étaient d'une saleté propre, le genre de saleté que l'on a envie de garder, car elle renferme des odeurs particulières, qui vous plaisent ou non, mais qui vous rattachent au réel. Vous y retrouvez l'accent doucereux d'une ancienne cigarette, ou les prémices d'un parfum entêtant, porté au coin d'un cou, sous l'omoplate.

Je n'arrivais pas à dormir et fenêtres ouvertes, j'observais la rue d'en haut. J'avais loué une chambre de bonne en plein Paris, 600 euros de loyer si je promettais mes services et mon don pour le bricolage au gardien d'en bas. Le gardien d'en bas, il est pas mal, il n'est ni portugais, ni espagnol, pas d'accent bizarre ni de curiosité mal placée. Le gardien d'en bas, il est plutôt grand, les cheveux bruns mal coupés, ses vêtements sentent les voyages et dans sa voix se trouve une faille sereine. De celles qu'on ne cache pas, mais qui s'impose, qui s'impose tellement que nul n'est besoin de la dissimuler sous des artifices. Le gardien d'en bas il a des mains de charpentier mais il est incapable d'enfoncer correctement un clou dans un mur. Alors parfois je l'aide, histoire d'être bien placé dans son estime, histoire que je ne vois pas de Paris que les trottoirs sales et sa soupe populaire.

Il était 22 heures sur la chaîne-hi-fi, un peu plus dans ma tête. Les boutiques sont restées ouvertes, pour les achats de dernière minute. J'ai enfilé une tenue lambda, dévaler les huit étages qui me séparaient du sol en essayant de faire le plus de bruit possible. J'aime montrer que je suis là. J'ai ouvert le portail de la cour, en remarquant que comme moi, Paris était insomniaque. On nous bassine avec New-York, Tokyo et Ibiza, mais il y'a dans les boulevards de Paris une aura particulière que je n'ai jamais trouvé ailleurs. Je viens d'un Sud où le soleil est monnaie courante, où la mer est à portée de pas. Le Sud des clichés, où l'on parle fort, où l'on arrose tout à l'huile d'olive en se noyant dans les saveurs anisées d'un pastis. Mon Sud à moi, c'est celui des chants la nuit tombée, accompagnés par les guitares flamenco, par les mains abîmées des gens du village. Mon Sud à moi, c'est ma grand-mère qui s'évente avec des prospectus pendant que l'on frappe nos pieds sur la table, devant la terrasse.

Ce soir là, Paris avait froid, mes mains avaient vite atterri dans les poches d'une veste qui m'avait coûté la peau des fesses. Pour vivre correctement, j'alternais trois petits boulots. Le matin je vendais des fringues de luxe, l'après-midi je nourrissais des gosses chez McDo et le soir on me payait pour être DJ. A force d'ambition, j'avais fini par me faire un nom dans les clubs de la capitale. Avec tout ça, je n'avais pas le temps de m'embêter avec des relations amoureuses. Ne visitaient ma chambre que des corps, dépourvus d'âme, dépourvus d'identité. J'étais bien trop pressé pour aimer. Je suis arrivé Place de la Bastille sans même m'en apercevoir, perdant mes yeux en route dans les illuminations qui rendaient les parvis et les façades moins tristes. Là, sur un petit bout de trottoir, un petit groupe de personnes jouaient de la musique en criant un espagnol relatif. J'ai soudain retrouvé dans le tintement de leurs instruments ce qui me manquait ici : la passion. Ils étaient vieux, dans l'ensemble. Il y'avait une fille, aux airs de gitane, probablement mineure, dont les jambes flottaient dans de longs jupons mordorés, et qui balançait aux visages des passants ses cheveux d'ébène. Leur musique signifiait tout ce qui me poussait à vivre encore. Au milieu de tout ce groupe, perché sur une boîte en bois, il y'avait ce mec qui portait un chapeau de paille percé un peu partout. Entre ses mains dansait un tambourin, et de ses pieds nus, ils frappaient des rythmes qui sentaient bon mon enfance. Il avait plein de cernes sous les yeux, aussi bleues que ses pupilles. Je suis resté à l'observer pendant au moins deux heures, sans bouger, appuyé contre la vitrine d'une boutique. Il ne descendait de sa boîte que pour embrasser les piétons sur la bouche. La plupart crachaient un peu plus loin. Pas envie d'être contaminé par un tzigane.

Aux alentours de minuit, ils se sont arrêtés, sous l'ordre de celui qui semblait être le plus vieux. Grosse barbe, carrure impressionnante, un sourire aussi grand que sa bouche qui pourrait m'avalier tout entier. Ils ont commencé à partir, leurs instruments sous les bras, sur le dos. Sous une impulsion inconnue, je les ai suivis. Au bout d'un petit moment, la danseuse s'est retournée, m'a observé avec un sourire vermeil. Sa peau avait la couleur du chocolat au lait.

- Qu'est-ce que tu veux, pilluelo ?

J'ai appris plus tard que pilluelo voulait dire gamin. C'est comme ça qu'il m'appelle, maintenant. J'ai arrêté ma marche lente, un peu interloqué. Dans sa voix il y'avait comme des couteaux qui m'auraient transpercer tout de suite si le regard du joueur de tambourin ne m'avait pas apaisé à la minute près où j'ai posé mes yeux sur lui. Il a poussé la danseuse, et j'ai commencé à lui parler.



- **Votre musique. D'où vous venez ?**
- **On ne vient de nulle part. On est des voyageurs.**

Il m'avait répondu avec un accent anglais. Jamais je n'aurais pu imaginer ça, tant par la couleur de sa peau que par ses vêtements. Il portait une chemise rouge retroussée aux manches et un pantalon en lin qui dévoilait ses chevilles presque féminines.

- **Paris c'est pas très touristique.**
- **On est pas là pour ça. Les Parisiens sont friqués, c'est tout. Je m'appelle Ismael.**

Il s'est approché encore un peu plus, m'a claqué deux bises sur chaque joue. Comme si j'étais de la famille.

- **Et ça, c'est Ivresse.**

Ismael m'a dit ça en pointant son tambourin des yeux. Ismael. Ivresse.



Les autres fictions de Corps Etranger :

Les sourires en yaourt. <https://www.manyfics.net/fiction-ficid-1961.htm>

Waves of Green <https://www.manyfics.net/fiction-ficid-1960.htm>